

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

De la clique à la Musique municipale

Albert Haensler : de la musique avant toute chose

Blagnacais décorés au XIX^e siècle

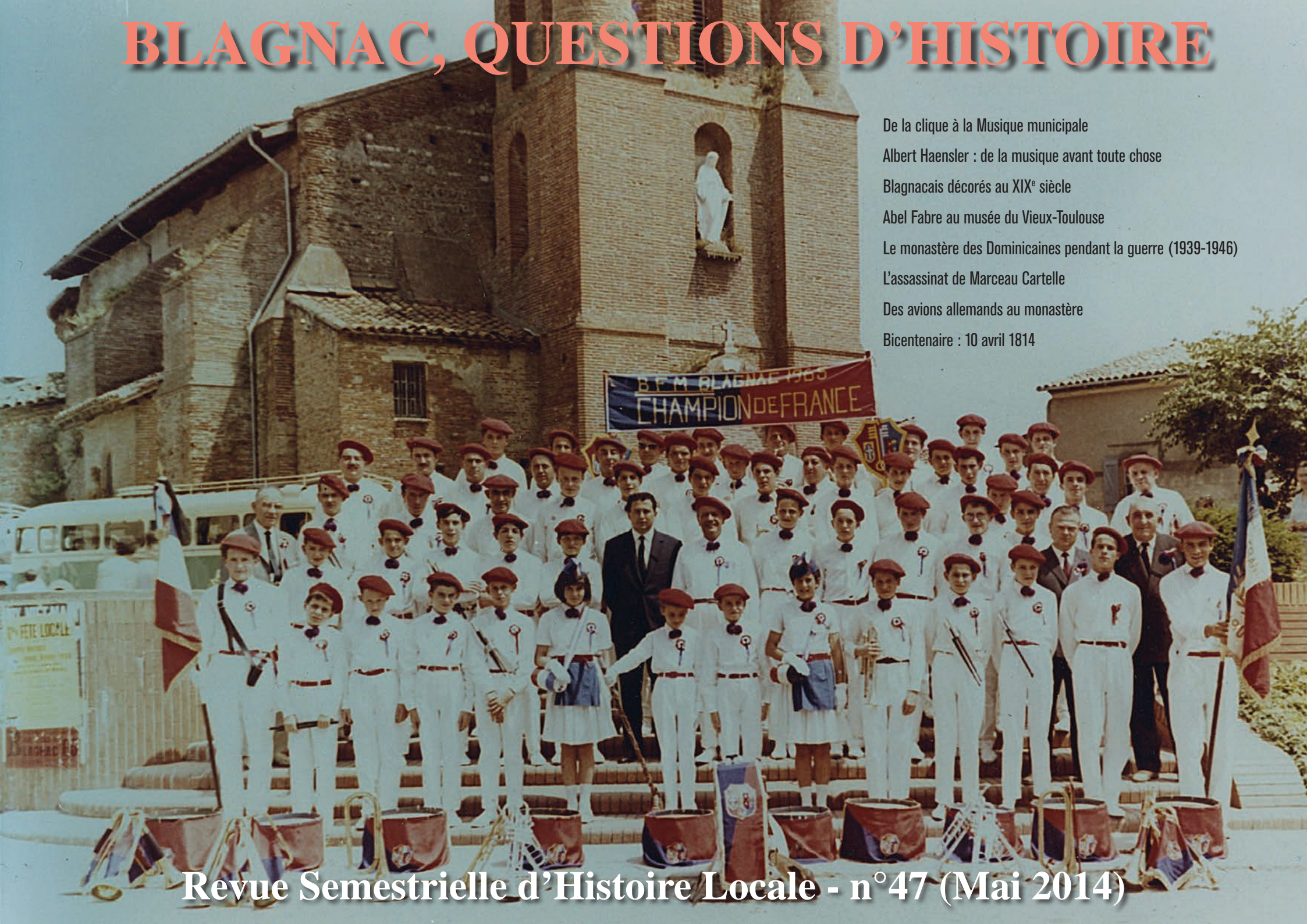
Abel Fabre au musée du Vieux-Toulouse

Le monastère des Dominicaines pendant la guerre (1939-1946)

L'assassinat de Marceau Cartelle

Des avions allemands au monastère

Bicentenaire : 10 avril 1814



Revue Semestrielle d'Histoire Locale - n°47 (Mai 2014)

Le monastère des Dominicaines à Blagnac - pendant la guerre (1939-1946)

Sœur Marie-Ancilla, religieuse dominicaine au monastère de Lourdes a assuré le dépouillement des archives de plusieurs monastères de son Ordre. Au cours de ses recherches, elle a trouvé d'importants documents relatifs au couvent de Blagnac pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle en a tiré un article de quelques pages qu'elle nous a envoyé et permis de publier dans notre revue.



Le monastère de Blagnac est un monastère cistercien construit au XIX^e siècle sur une partie de la propriété du Domaine de Maniban⁽¹⁾. Le développement de la ville nuisant au retrait que nécessite la vie des Trappistines, les sœurs, en 1938, décidèrent de partir au Rivet et cherchaient une communauté religieuse qui reprendrait leur monastère. Or les dominicaines d'Angoulême, fondation du monastère de Lourdes en 1929⁽²⁾, cherchaient un lieu pour transférer leur communauté qui périssait par manque de

ressources et de sœurs. Par ailleurs, les conditions locales ne leur donnaient aucune chance de prospérer. À la faveur de l'élection de Mère Marie du Christ de Marliave comme prieure en 1938, le transfert put avoir lieu. Dans un contexte économique et politique incertain, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, la communauté se transporta donc à Blagnac.

La propriété des cisterciennes avait été démantelée en plusieurs lots. Les dominicaines achetèrent d'abord le monastère construit par les cisterciennes, le château du XVII^e siècle, et le terrain devant le château.

◀
Sœur
Marie-Ancilla

Elles agrandirent un peu la propriété par la suite et paradoxalement, la communauté connut un essor surprenant pendant la guerre.

L'installation à Blagnac (1939-1940)

Les premiers travaux

Alors que les dominicaines étaient encore à Angoulême, il avait été prévu que les cisterciennes emporteraient une partie du mobilier de l'église au Rivet ; une autre partie leur était prêtée ; une autre

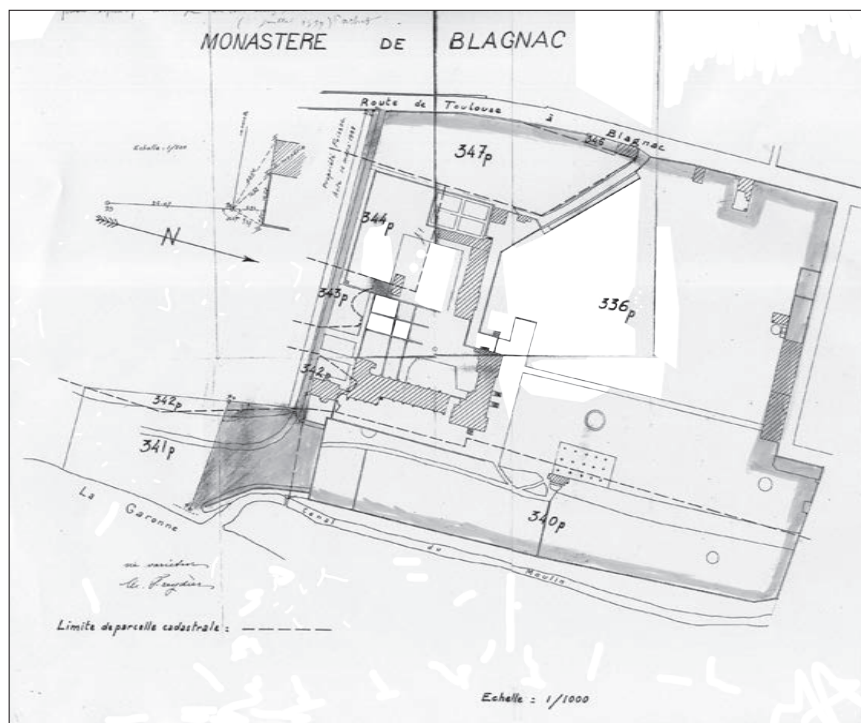
▶
Le château
après
l'installation
des
Dominicaines



encore leur était vendue. Dès 1939, il fallut donc mettre à exécution les premiers travaux pour adapter le mobilier. Des réparations sont entreprises à l'hôtellerie et à la fin de 1939, il y avait déjà onze pensionnaires dans la pension de famille héritée des trappistines.

L'achat du monastère

Le plus urgent était l'acquisition du monastère : bâtiments et terrain, et aussi une partie du mobilier. Le plan ci-joint délimite les terrains achetés sous seing privé, devant M^e Rogé, le 9 août 1939. La vente de la propriété d'Angoulême, les Alliers, devait permettre de payer la première tranche de l'achat — 500.000 F. — qui devait être versée à l'abbesse le 15 août suivant. Mais alors que la vente était en bonne voie, elle est arrêtée à la fin de 1939 : l'acquéreur était mort subitement avant d'avoir signé l'acte d'achat. Les Alliers ne seront vendus que le 27 mai 1941. Un emprunt de 850.000 F. est donc fait en février 1940 avec l'accord du Saint-Siège.



◀ Achat du 9 août 1939

Achat du 9 août 1939

Malgré leur manque d'argent, les sœurs demandèrent à l'abbesse du Rivet, sœur Marie Madeleine Fraydier, de pouvoir acheter aussi une partie du terrain Foissac pour faire une allée le long de l'hôtellerie. Elles y ajoutèrent le jardin situé au bord de la Garonne, car le paiement était assuré moralement par une bienfaitrice anonyme. L'achat fut conclu le 9 novembre 1940. Il y en eut pour 25 000 Fr.

L'acte d'achat du monastère de Blagnac a été signé par la prieure des dominicaines et l'abbesse cistercienne, mais il fallait lui donner un statut légal, par une association propriétaire. Une S.C.I. fut donc créée en 1940 par M^e Rogé, notaire à Toulouse, prédécesseur de M^e Amiel. Dans toutes ces questions administratives, Mère Marie du Christ fut secondée par son cousin M. Marc Dufraisse, vice-président et secrétaire de la société, tandis que son beau-frère M. Jean Le Cour Grandmaison assurait la présidence⁽³⁾. En 1940, le brouillon des statuts de la nouvelle société doit être fait par M^e Esvarguel. Mais en mars, il attend encore des documents que doit lui fournir M. Dufraisse :

- 1°) La délibération de l'assemblée générale de la société des Trappistines autorisant l'apport immobilier à la nouvelle société.
- 2°) La copie des statuts de cette société des Trappistines.
- 3°) L'extrait des actes originaux de propriété avec état des transcriptions et inscription d'office.

L'abbesse du Rivet vient une huitaine de jours à Blagnac, en mars, pour étudier le projet. Le 5 juin, les statuts de la « Société Nouvelle de Blagnac », S. G. Anonyme Immobilière, sont déposés chez M^e Rogé, notaire à Toulouse. Le 13 juin, le conseil d'administration est constitué lors de la délibération du conseil d'administration : M. Jean Le Cour Grandmaison est président, M. Dufraisse, secrétaire, M. de Gramont de Villemontes⁽⁴⁾ administrateur. La Société est constituée pour acquérir et exploiter les Immeubles situés à Blagnac qui sont laissés en location aux Dominicaines.

Le 9 juillet 1941, l'abbesse demande qu'il soit inscrit dans l'acte d'achat que la totalité du prix doit être versée avant le 15 avril 1959. Les domi-

nicaines désirent ajouter, en plus d'une allée de l'hôtellerie — une partie du terrain Foissac — et du jardin au bord de la Garonne, le patus situé devant l'hôtellerie et la pointe qui descend vers le canal. Au mois d'août, l'abbesse rappelle qu'il faut aussi mettre dans l'acte de vente la petite servitude pour le passage de M. Foissac. Le 20 octobre 1941, les sœurs attendent de la préfecture, la permission d'acheter. L'achat fut conclu le 9 novembre 1941. Il y en eut pour 100 à 120.000 Fr. Le paiement était encore assuré moralement par une bienfaitrice anonyme. Curieusement, l'archevêque donna la permission d'acheter le 21 novembre.

La « Société Nouvelle de Blagnac », Société Civile Anonyme Immobilière existant au capital de 540.000 Fr., avec son siège à Blagnac, a été constituée « *suivant délibération de l'Assemblée Générale constitutive de ladite Société tenue le treize juin dix-neuf cent quarante et un sous une condition suspensive dont la réalisation est constatée par un acte reçu par Me Rogé [...] le dix neuf décembre mil neuf cent quarante et un* ». Le 15 juillet 1942, la « Société Nouvelle de Blagnac » fait l'acquisition de la « Société Agricole du Domaine de Maniban ».

L'achat d'une bande de terrain le long du chemin qui donne accès à



◀
Monastère vu
de la rive droite de
le Garonne

la route — Terrain Bailhé — est daté du 22 décembre 1943.

Fin 1943 : la propriété est acquise ; l'acte d'achat est signé. De nouvelles parcelles vinrent agrandir la propriété. Le 20 octobre 1946, c'est l'achat du « terrain Marcel » et le 15 février 1951, l'achat du terrain Foissac.

Le nom du monastère

En février 1942, les sœurs eurent l'autorisation d'associer au patronage de Notre-Dame des Sept-Douleurs sur le monastère, celui de sainte Catherine de Sienne. Sous ce vocable, en effet, avait existé au XVII^e siècle, au cœur de la ville de Toulouse, un fervent monastère dominicain fondé par Mme de Borret, née de Costa (Mère Marie de Jésus) et qui avait été spirituellement associé au couvent des Pères dominicains de la réforme de Michaëlis. Il disparut à la Révolution : les sœurs furent dispersées et les bâtiments rasés. Il avait été à l'origine des deux monastères parisiens : celui de la Croix (Etiolles) et celui des Filles de Saint-Thomas (Clairefontaine)⁽⁵⁾.

Le vocable de Notre-Dame-des-Douleurs aura une influence profonde sur la communauté. Mère Marie du Christ disait aux jeunes qui entraient que c'était la spiritualité de la communauté et celles-ci acceptaient. Cette orientation sera renforcée après la guerre par la présence du vitrail des mystères douloureux, œuvre de L. Mazetier, en face du chœur, donc présent devant les yeux des sœurs chaque fois qu'elles entraient au chœur.

Les événements

Les réfugiés

Après la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939, arrive le printemps 1940 avec la débâcle et l'exode des populations.

L'hôtellerie du monastère fut remplie avec des réfugiés français et belges ; des Juifs aussi sont venus demander l'hospitalité, mais il n'était pas possible de les recevoir en clôture.

Un matin, entre le 20 et le 22 mai, la prieure reçoit un télégramme de la prieure du monastère de Châtenay, près de Paris : « Arrivons trois ». Or, le lendemain, quelle surprise pour la petite communauté

de Blagnac, lorsqu'à la porte de clôture ce furent trente sœurs — les deux tiers de la communauté de Châtenay — qui se présentèrent, au lieu des trois qu'elle attendait ! La porte leur fut grand ouverte, alors qu'il était difficile de se procurer de la nourriture pour tant de monde. Les sœurs de Châtenay furent reçues en clôture : un dortoir des cisterciennes leur fut octroyé, qui garda le nom de « dortoir de Châtenay ».

L'une d'elles, sœur Marie Thomas de Broglie, fit à Blagnac sa profession solennelle le 24 octobre 1940, entre les mains de Mère Marie Réginald du Sacré-Cœur, prieure de Châtenay, à la grille du chapitre, en présence du P. Garrigou-Lagrange, délégué de M^{gr} Saliège, évêque de Toulouse, et des trois témoins exigés. Elle changea son nom en celui de sœur Michel-Thomas de la Croix.

Le 9 novembre 1940, il y eut un vote pour l'admission dans la communauté de trois sœurs de Châtenay prêtées pour quatre ans à partir du 4 août 1940, en remerciement de l'accueil reçu : sœur Marie [Alain] de la Trinité, sœur Marie Dominique, et sœur Marie de l'Annonciation qui était juive et fut cachée à Blagnac tout le temps de la guerre sous une fausse identité.

Les sœurs de Châtenay restèrent jusqu'au 23 juin 1941, puis regagnèrent la zone occupée.

Mais comme sœur Dominique n'avait pu rester, Blagnac vote, le 30 avril 1941, pour demander si sœur Marie-Thomas ne pourrait pas la remplacer pour trois ans ; ce qui fut fait. Au terme de ce laps de temps, un indult daté du 13 juin 1944 autorisa son affiliation à Blagnac. Le 20 novembre 1943, le prêtre de sœur Marie [Alain] de la Trinité prenant fin le 4 août 1944, et son retour dans son monastère d'origine étant prévu pour le 29 décembre, sœur Marie Réginald vient prendre sa place. Le début du prêtre était daté du 14 juin. Elle fut affiliée au bout de dix ans.

L'occupation allemande (1943-1944).

L'occupation de l'hôtellerie et de l'aumônerie.

L'armée allemande envahit la zone libre en novembre 1942. Le 12 novembre, le couvre-feu est imposé à Blagnac : les citoyens doivent



▲ Ensemble des bâtiments du monastère
6 : hôtellerie,
7 : mess des officiers,
13 : aumônerie

prendre des mesures pour camoufler les lumières. Or, à quelques centaines de mètres de Blagnac se situait un aérodrome qui était en cours d'aménagement en 1939⁽⁶⁾. Les Allemands occupent l'aéroport et les usines de l'A.R.A.A. (Ateliers de Réparations de l'Armée de l'Air). La Luftwaffe installe une école de pilotage de chasse et une base de bombardiers approvisionnés par une voie ferrée construite de Colomiers à Blagnac. C'est pourquoi, le 19 juillet 1943, l'hôtellerie du monastère est réquisitionnée pour être occupée par deux cents soldats allemands appartenant aux troupes au sol de la Luftwaffe. Ce voisinage était extrêmement gênant pour les sœurs, comme on le devine aisément. Tous les pensionnaires durent partir et les sœurs externes furent contraintes à se replier à l'aumônerie. Un tour fut installé au jardin de la sacristie pour communiquer avec elles, leur passer les repas, etc. Les sœurs étaient obligées de recevoir leurs parents soit au minuscule parloir de la ferme situé alors près du



◀
**Soute
à munitions**

vieux portail et jouxtant la porcherie (!) soit à la grille du chapitre, soit au guichet de la sacristie parfois. Le grand parloir était en effet condamné. Cependant, c'est là que la prieure se rendit en quelques occasions pour y recevoir l'officier supérieur.

Le samedi 23 octobre, la procureure est avertie par les Allemands qu'ils ont l'intention d'occuper une partie de l'aumônerie. Il faudra aménager les locaux pour assurer aux sœurs tourières une solitude relative. — La plupart du temps, les Allemands étaient accompagnés d'un interprète « genre cinquième colonne », mi-Alsacien, mi-Allemand : les affaires étaient alors beaucoup plus difficiles à traiter, car il s'interposait.

Le mardi 26, visite des Allemands. Ils réoccupent l'hôtellerie laissée vacante quelques jours et comptent y loger cent vingt-cinq soldats qu'ils nourriront sur place.

L'officier demande à voir la prieure et lui explique que ses hommes sont à l'étroit à l'hôtellerie, qu'il n'y a plus de place, ni à Blagnac, ni dans les environs, que le bâtiment qu'il aperçoit de l'autre côté de la cour paraît très vaste et que les sœurs pourraient peut-être le lui céder. Il demande à entrer pour le visiter. La prieure répond que cela est impossible, que le monastère est sous la règle de la clôture et que le Pape, seul, pourrait donner une telle permission. L'officier insiste. La prieure, debout derrière la grille refuse fermement et elle obtient

gain de cause, grâce à la grille... La visite de l'intérieur restera toujours à l'ordre du jour. Invariablement, la clôture avec un « grand C » leur est opposée, clôture que ne franchit même pas l'archevêque en dehors des cas précis et prévus. Il faut une autorisation du Pape. Sœur Marie sert d'interprète. Mais en fait, la clôture était à sens unique : les Mères en sortiront chaque fois qu'il faudra se montrer ferme et qu'il y aura nécessité de se rendre compte de visu. Les Allemands auraient pu s'imposer, puisqu'ils étaient vainqueurs, mais la communauté a été protégée. Tout d'abord agacés par la clôture, ils devinrent très corrects. Non catholiques, ils avertirent leurs camarades catholiques de l'heure des offices.

Entre le 26 et le 29 octobre, les petits compagnons de France des chantiers de Jeunesse ont été requis pour l'aménagement du dortoir des retraitantes en chambrée à couchettes superposées. L'aménagement commença par un massacre : les cloisons furent jetées par les fenêtres avec la désinvolture de gamins français au service de l'occupant.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre, la communauté célébrait les matines lorsque la musique des réjouissances des soldats leur parvient : un banquet était accompagné de chants et de danse... avec la légèreté du pas de l'oie. Ce fut un imprévu inédit, mais malheureusement, à répétition.

Le 2 mai 1944, la prieure reçoit une circulaire du service des réquisitions de la commune de Blagnac, l'avertissant que, « Vu la circulaire 98 R A de M. le Ministre, Secrétaire d'État à l'Économie Nationale et aux Finances, en date du 25 Mars 1943 », le terrain se trouvant en bordure de l'avenue du Général Compans sera réquisitionné par les autorités allemandes d'occupation. C'est là que furent installés les baraquements. Le 10 juillet 1944, les Allemands s'approprient toute l'hôtellerie et les sœurs tourières sont reléguées dans une villa sur la route de Blagnac.

Les bombardements

Le 23 janvier 1944, une explosion survenue à l'A.R.A.A. endommage des vitraux dans le cloître et fait voler des vitres en éclats.

5-6 avril 1944, nuit du mercredi au jeudi saint.

Les concerts de D.C.A.⁽⁷⁾ ont commencé en janvier. Une tranchée⁽⁸⁾ a été aménagée dans le jardin. Le mercredi saint 5 avril, les nouvelles étaient rares, le climat lourd, les consignes de défense passive de plus en plus strictes. On chuchotait : bombardements prochains sur Toulouse Blagnac, l'aéroport. Les occupants de l'hôtellerie avaient construit dans le champ une petite bâtisse au bord du talus qui servait de soute à munitions. Un poste de D.C.A. fonctionnait là. Une autre petite maison était construite au milieu de l'allée conduisant de la route de Blagnac au monastère.

Le 6 avril, à minuit vingt-cinq, des flammes descendent à l'horizon nord-ouest. La D.C.A. tire sans discontinuer. Le fracas des bombes se rapproche et s'intensifie. Une quarantaine d'avions anglais larguent leurs bombes sur les objectifs blagnacais. Les aviateurs doivent être bien renseignés, car leurs cibles sont atteintes avec une grande précision. Les Ateliers Industriels de l'Air (A.I.A.) sont détruits, la maison Bégué à Rouaix (actuellement rue du 11 novembre 1918) qui abrite les installations radio de l'armée allemande pulvérisée, le château de



◀ Mur du mess
des officiers

Layrac qui abrite des services d'État-major, rasé lui aussi⁽⁹⁾. Toute la communauté descend dans le sous-sol du château et récite le Rosaire. Le vacarme devient de plus en plus infernal : « On dirait que l'on saisit le vieux château à bras le corps et qu'on le secoue comme un arbre fruitier. Les vitres se brisent et volent en éclats. Les portes s'ouvrent et battent. » Les malades sont descendues. Mère Rose Marie descend aussi rapidement qu'elle peut à travers couloirs et escaliers, aveuglée par les éclairs des bombes et des fusées, assourdie par les éclatements. Elle longe les fenêtres et les vitres se brisent au moment de son passage. Mère Marie Albert descend aussi au bras de l'infirmière, sœur Marie Thomas, et de sœur Marie Vincent. Sœur Marie Hyacinthe va chercher les tourières à la porte de clôture : dans le cloître, les déplacements d'air lui donnent l'impression de l'emporter. Tout tremble. Tout vibre. Les plâtres des cloisons tombent. Les vitres et les vitraux continuent à se briser. Sœur Marie Thomas pense au compteur de gaz qui n'a pas été fermé : la ville ne coupe que l'électricité.

« Accompagnée de Mère sous-prieure, elle va à la buchère (terme local) et entrouvre la porte extérieure pour s'éclairer et agir plus vite. Un gros avion rase le toit. Quelques secondes, et elle perçoit le sifflement d'une bombe. La déflagration lui rejette la porte sur le dos. Les Allemands qui étaient dans leur tranchée devant l'hôtellerie diront par la suite qu'ils ont nettement vu un avion rasant le sol. Est-ce celui-là qui a lancé une bombe à retardement qui a fait sauter le lendemain à dix heures du matin, une villa à cinquante mètres du monastère et tué les trois Allemands qui l'occupaient ? » Peu à peu, le bruit s'apaise. Le vrombissement des avions s'éloigne. La D.C.A. se tait. Les sœurs remontent du sous-sol et regardent dehors. Une forte odeur de poudre les saisit à la gorge, qui pénètre, s'infiltré partout. Au loin, une lueur décèle le foyer d'un incendie.

Les sœurs font le tour du monastère : les vitraux sont brisés, dix rien que dans l'église. Le cloître du chapitre a peu souffert, mais l'autre aile est jonchée de verres cassés. Bon nombre de statues sont brisées. Toutes les fenêtres et leurs volets intérieurs se sont ouverts sous la pression de l'air. Certaines n'ont plus qu'une seule vitre. Des murs sont soufflés, des portes extérieures fendues, la barre de fer au bas

de l'escalier de « Châtenay » est arrachée. Plusieurs portes de cellules ont été ouvertes et ne se ferment plus. Au noviciat, la cloison qui soutient la voûte des cellules du sud est écartée, fendue et trouée sur une longueur de quinze mètres. Dans la cellule de sœur Marie Dominique, on trouve un éclat de bombe ou d'obus.

Pendant la fin de la nuit et une bonne partie de la journée du lendemain, ce sera le bruit de l'éclatement des bombes à retardement. Celles qui sont proches font tomber les vitraux à moitié brisés. « Les familles de la région sont en souci, elles aussi. Montauban et alentours, Grépiac (vingt-cinq kilomètres en direction de Pamiers) ont vu passer par centaines les vagues d'avions, entendu le bombardement et aperçu les lueurs d'incendie vers Montauban, les avions avaient commencé à lancer leur papier d'argent pour brouiller les radars et donc empêcher de les repérer. »

Le Vendredi saint 7 avril, la prieure est avertie que la cour de la ferme est envahie par des soldats allemands. Ce sont les soldats restés vingt-quatre heures dans leurs tranchées pour éviter les bombes à retardement. Ils arrivent de Saint-Martin-du-Touch très touchés. Avant d'en installer un certain nombre à l'hôtellerie, ils se reposent et dorment là, terrassés par les journées précédentes. À leur tête un catholique, dévot de la Vierge, avec qui des rapports très corrects s'engagent tout de suite.

Quatre canons de la D.C.A. sont installés dans la cour de l'aumônerie sous la fenêtre d'une postulante tourière — veuve de militaire — qui contemple, non sans amertume, les paniers d'obus disposés tout près. Heureusement, dès le mercredi de Pâques, les canons, flanqués d'une génératrice électrique entraînée par un moteur diesel dont le bourdonnement à l'heure de l'oraison n'était guère apprécié, partent pour une autre destination. Ils sont restés le temps de faire le réglage. Mais la postulante, ayant pris peur, était partie...

Les vitraux continuant à tomber, les sœurs disent l'office au chapitre, mais à Pâques l'église est réintégrée : les vitraux suspendus en équilibre ou en partie brisés ayant pu être enlevés.

Dès lors, les sœurs se préoccupèrent de creuser une tranchée dans

l'allée des cerisiers (dite allée Saint-Bernard).

Dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques.

Les sœurs font l'expérience de la tranchée, sous la direction du P. Bésiade et en compagnie des tourières. Lors d'une nouvelle alerte, elles vont au sous-sol du château.

Nuit du 28 au 29 avril.

Nouvelle alerte, sans suite.

Nuit du 2 au 3 mai.

La tranchée n'était pas encore achevée quand éclata le deuxième bombardement. Les sirènes donnèrent l'alerte vers vingt heures. La poudrerie nationale d'Empalot et les usines de Saint-Martin-du-Touch sont visées par les bombes des B 17 américains, et « Blagnac joue sa partie dans le concert de la D.C.A. » Mais le bruit est plus lointain que le mercredi saint. Les tourières et l'aumônier viennent se réfugier avec la communauté au sous-sol : réfectoire, petite laverie. Par trois fois, les avions rasant les toits. Le moulinet des mitrailleuses tape avec son claquement sec. Les « grappes d'oiseaux rouges » de la D.C.A. s'envolent. Les malades descendent. Mère Rose Marie, malade, obèse, est à bout de force. Les détonations et les éclairs accompagnent un vacarme continu. La malade fait une petite attaque et le Père donne une absolution générale. La prière est ininterrompue jusqu'à la fin de l'alerte. Les sœurs se retirent. Mère Rose Marie est au plus mal ; elle mourra le 3 mai, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Les alertes se multiplièrent de jour comme de nuit. Rapidement, selon la consigne, toutes les sœurs sortaient au jardin, chacune emportant son baluchon, laissant toutes portes et fenêtres ouvertes.

Le 25 juin.

Une alerte survient pendant la messe du dimanche, le 25 juin*. Les ateliers de l'A.I.A. et les positions allemandes autour de l'aérodrome sont à nouveau la cible des aviateurs. Environ cent cinquante appareils B 17 de l'aviation américaine, en cinq vagues successives, lâchent

leurs bombes à neuf heures, neuf heures trente. Comme ils opèrent à très haute altitude, la D.C.A. n'abat qu'un appareil qui s'est écrasé à Cornebarrieu.

Les sœurs vont à la tranchée. Les Allemands préviennent : « *Les voici* ». Mère Marie Albert, paralysée, est transportée sur un brancard alors que les bombes tombent décrivant leurs courbes dans le ciel d'azur. Lorsque les sœurs reviennent à l'air libre pour finir la messe, un épais nuage noir laisse soupçonner l'ampleur des ravages provoqués par les bombes incendiaires.

La proximité de l'aérodrome et la présence des troupes allemandes expliquent les trois bombardements de 1944 : la nuit du 5 au 6 avril ; la nuit du 2 au 3 mai et la journée du 25 juin.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet 1944, il y eut neuf heures d'adoration nocturne, avec le Rosaire prêché par le P. de Dainville.

Vendredi 18 août.

La portière prévient la prieure que les miliciens⁽¹⁰⁾ accompagnés de la Gestapo la demandent à la ferme. On lui demande de perquisitionner et de prendre tout ce qui pourrait servir aux miliciens. Elle refuse : il y a la clôture. — « Pas de matériel à l'intérieur ? » — « Rien que des objets confiés par des amis. » C'est qu'il y avait toujours au grenier le dépôt du service de santé et qu'il ne fallait pas mentir. N'est-ce pas à ce titre exprès que l'officier les leur avait remis ? — « Par des amis, cela ne nous intéresse pas ; nous cherchons du matériel. » — « Vous nous donnez votre parole ? » — « Oui, monsieur. » — « Pas de linge, pas de draps ? » — « Non, monsieur. » — « Vous me donnez votre parole ? » — « Oui, monsieur. » Ils n'ont pas nommé les couvertures... Quelques phrases brèves, sèches. La prieure s'excuse de les recevoir au tour. Elle s'y sent plus à l'aise qu'au parloir et eux-mêmes doivent l'être moins. Ils remontent en voiture...

Une perquisition était dangereuse : une sœur juive était cachée dans le monastère⁽¹¹⁾.

Le départ : samedi 19 août.

Les faits parlent d'eux-mêmes. Une énumération brutale, mais his-

torique, en a été écrite au fil des heures. Une nouvelle se propageait : « La Résistance avance, les Allemands s'en vont, ils feront tout sauter en partant. »

Dix heures trente. F., la bonne des Allemands, fait prévenir les sœurs par les menuisiers Albert et Louis, que les Allemands ont reçu l'ordre de partir dans la journée ou le lendemain, plus probablement vers quinze heures, et qu'ils vont faire sauter l'A.R.A.A.⁽¹²⁾. Le chef de la compagnie, interrogé, confirme la nouvelle. Il y aura du bruit, de la casse, des risques d'incendie. La maison ne sera pas sûre. Ils feront dire l'heure pour que les sœurs n'y restent pas. Elles doivent se tenir prêtes vers quatorze heures.

Onze heures. F. fait demander aux sœurs de lui garder du linge que les Allemands lui ont laissé. Refus, car c'était risqué.

Treize heures trente. Au moment de la récréation, les Allemands font passer leur volaille, lapins, oies, conserves, etc.

Quatorze heures. À la fin de la récréation, la danse commence. Vêpres, l'office des morts, le chapelet, sont chantés et récités au jardin sans omettre une cérémonie ni être troublées d'un fou rire.

Devant l'hôtellerie, deux brasiers sont allumés : pêle-mêle, les Allemands y jettent uniformes, linge, meubles, malles, bicyclettes, outils, machines, etc. Une épaisse fumée s'en dégage. À intervalles plus ou moins espacés, à l'A.R.A.A., des explosions se produisirent qui se rapprocheront de plus en plus et dureront jusqu'au dimanche matin. Dans l'après-midi, au monastère, les Allemands font sauter diverses machines, coffres-forts, etc. Les détonations et les déflagrations sont violentes. Les portes et fenêtres restent ouvertes pour diminuer les risques de dégâts.

Les occupants font passer divers produits en clôture. Pour activer, les sœurs dégagent la porte de clôture et appellent quatre de leurs ouvriers à l'aide. Mais les Allemands sont fidèles à la consigne : « Religieuses, oui. Pas de civils ici. »

Les malheureux soldats sont affolés, déçus, brisés. Déjà, plusieurs indices avaient permis de déceler l'étage de leur moral : l'un d'entre eux, âgé de vingt-deux ans, dont deux frères jumeaux se battaient

en Russie — l'un était porté disparu —, n'a-t-il pas pleuré toute une journée et refusé de partir pour la Normandie ? Ce ne sont plus que des hommes accablés et les sœurs touchent du doigt le fond unique de tout être humain. « Il y aura quatre jours durs, nous sommes coincés. » Tout d'abord, sevrées de nouvelles précises, les sœurs saisissent mal l'imminence du péril. Les maquisards ne leur paraissent pas si forts et elles les savent encore à quatorze kilomètres de Toulouse. Mais elles étaient loin de tout savoir, notamment en ce qui concerne les divers points de débarquements de la Méditerranée et le ravitaillement du maquis en munitions.

Les Allemands veulent tous un souvenir. Ils sentent un besoin de protection : médailles, cartes postales, chapelets. « Du spirituel », disent-ils.

Des détonations plus fortes se font entendre : une baraque de munitions saute, toute proche. Instinctivement, ceux qui sont là, à la porte, entrent au monastère. L'un apporte sa cantine avec ses lettres de famille, et ses affaires « pour les religieuses ». Un autre donne cinq cents francs « pour charité » ; un autre cinquante francs « pour des prières ». Il n'y a plus là que des hommes qui, vraisemblablement, ne reverront ni femmes, ni mères, ni enfants. Et de par leur vocation, les sœurs veulent se situer au-dessus de tout parti.

Dix-neuf heures trente. Les événements se précipitent. Les soldats acceptent l'aide des hommes pour faire passer ce qu'ils veulent donner par la porte et par une fenêtre entre les barreaux de fer.

Une rumeur plane : les maquisards. Soudain, un commandement bref : la compagnie sur pieds ! En un tour de main, tous se mettent en tenue. Les maquisards cernent le monastère : armes braquées sur nous le long de la Garonne, auxquels répondront celles des Allemands devant l'hôtellerie. La Prieure est pâle. Sans tarder, elle ordonne : « *Tout le monde à la tranchée* ». M. L'abbé Vernet prend le Saint-Sacrement, tous les ouvriers de la ferme entrent en clôture. F. et deux femmes qui feraient mieux de n'être pas chez les Allemands entrent aussi. Et commencent une soirée et une nuit inoubliables. Trois bra-

siers, qu'un léger vent active, éclairent de plus en plus de leur lueur rougeâtre le fond ouest et sud, au fur et à mesure que le jour baisse. Les détonations ponctuent l'atmosphère de leur rythme irrégulier, accompagnées au loin de canonnades vers Toulouse. Le couvent offre un aspect abandonné avec ses portes et fenêtres béantes.

Dans la tranchée, côte à côte, tous les habitants du monastère : les sœurs, les tourières venues de leur maison sur la route de Blagnac, les ouvriers, l'aumônier. Et auprès de tous, avec la simplicité de son passage en Galilée, Jésus-Hostie que tient amoureusement l'abbé Vernet. Le danger étant réel et proche, M. L'abbé donne dans la tranchée et au dehors à chaque extrémité, une absolution générale que tous reçoivent genoux à terre. Les sœurs récitent les complies puis les matines, et laudes des Pater à une heure. La prieure accompagnée d'une sœur et du fils des fermiers, va parcourir le monastère. À l'entrée de la tranchée, les flammes des incendies semblent lécher les murs de l'hôtellerie et les craquements des brasiers sont sinistres. Les reflets sur les toits moins élevés et dans les fenêtres du nouveau dortoir donnent l'impression que l'on parcourt le bâtiment neuf. Mais au retour des explorateurs, tout le monde est rassuré : un silence de mort plane sur les bâtiments extérieurs et intérieurs.

Vers deux heures, communion générale sur l'herbe. Avec la chape, chacune cache les parties blanches de l'habit. Mais les allées et venues ont donné l'alerte : deux balles sifflent ; tout le monde revient dans la tranchée.

Au petit jour, des sœurs vont s'étendre sur l'herbe. Dernier bruit : l'explosion d'un train de munitions ; des éclats traversent le jardin avec un sifflement perçant. Tout le monde s'allonge.

Puis les sœurs regagnent le monastère pour la messe dans la chapelle d'hiver, car des vitraux en équilibre instable empêchent d'entrer dans l'église. Les dégâts sont considérables, mais le combat ne s'est pas livré sur le terrain du monastère : il a eu lieu avenue du Général-Compans et rue de la libération.

Le 18 août 1944, à vingt-trois heures, les troupes allemandes avaient définitivement quitté les lieux. Par un heureux hasard, l'officier qui

était chargé de faire exploser le dépôt de munitions stockées dans les bâtiments préféra, dans un acte de désobéissance, les faire sauter sur les pistes de l'aérodrome... Les maquisards aussi se sont dispersés. Les soldats allemands laissèrent sur les lieux tout ce qu'ils ne purent emporter, c'est-à-dire beaucoup de choses et ils ne se livrèrent à aucun des actes de vandalisme habituels dans de telles circonstances. Le cabanon près de l'aumônerie, sur le bord du talus qui surplombe la Garonne, resta debout ainsi que leur soute à munitions remplie d'obus antiaériens — qui servit ensuite pour les outils du jardinier : ils ne la firent pas sauter.

Après le départ des soldats, les sœurs eurent à peine le temps de récupérer les provisions et le mobilier qu'ils avaient laissés, que les lieux furent à nouveau occupés.

La libération (1944-1945)

Après la reddition de l'Allemagne le 8 mai 1945, l'hôtellerie restera encore occupée pour les bureaux de l'administration militaire. Mais le parloir et les deux pièces qui le suivent⁽¹³⁾ restaient acquis aux sœurs, même si des prisonniers allemands y travaillaient encore. Du 20 août au 1^{er} septembre, les F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur), les nouveaux membres des comités municipaux, etc., s'installaient en effet à l'hôtellerie. L'aviation y logera aussi des hommes. Cela dura jusqu'à l'automne 1945.

Les sœurs pavoisèrent lors de la libération et le drapeau français flottait au clocher. Mais il fallut constater l'ampleur des dégâts. En réparant le clocher, ce qui était prévu depuis longtemps, les couvreurs découvrirent que le toit de l'église était soufflé.

En septembre 1944, le travail fut rude, car les Allemands avaient laissé les locaux dans un état indescriptible. L'hôtellerie était devenue une cantine militaire, les parquets étaient enduits d'huile noirâtre, les murs étaient couverts d'inscription au fusain et à la craie, le salon était transformé en salle de bar avec comptoir. Il n'y avait plus un carreau aux fenêtres. Le déblaiement se fit peu à peu. Les comités ont donné bois, bûches, etc., et il a fallu tout rentrer en clôture avant l'arrivée

des aviateurs — 3^e Région aérienne, 9^e Subdivision aérienne, base équipée de Blagnac. Le commandant était le commandant Griffoul. Un fouillis indescriptible d'objets hétéroclites est entreposé sous les cloîtres, à la procure, à l'ouvroir. À la mi-septembre, les tourières quittent la villa et les ouvriers se hâtent de réparer l'aumônerie.

Le 15 octobre 1944, l'hôtellerie est toujours occupée. Le colonel Colas, commandant la base de Blagnac, y installe son bureau, ce qui a pour effet immédiat de rectifier la tenue des soldats qui flânent dans la cour et de faire procéder à un nettoyage plus que mérité de toutes les dépendances.

Le 21 octobre, une bombe à retardement de cinquante kilogrammes, laissée par les Allemands sur le champ d'aviation, explose. La formidable explosion se produisit pendant le chapelet du matin et donna l'impression que la voûte de l'église s'écroulait. Même refrain : vitraux, vitres, portes, etc. Les travaux de l'aumônerie à peine achevés sont à recommencer. Dans le dortoir où les sœurs prévoyaient de pouvoir enfin aménager, de nombreuses vitres furent brisées.

Les officiers et sous-officiers de l'aviation demandèrent à la prieure où ils pouvaient construire des baraquements pour leur servir de mess. L'emplacement choisi était situé devant le monastère : parallèlement à la face ouest de l'hôtellerie et jusqu'au chemin conduisant au monastère. Ils faisaient tout ce qui leur était possible pour être agréables aux sœurs : généreuse fixation de l'indemnité de logement, arrêt de la T.S.F. à l'heure de la messe. Un militaire a même donné une banquette de chemin de fer qui lui servait de matelas : le tissu qui la recouvrait devait être récupéré pour faire des souliers. Afin de libérer la pièce qui permettait de se rendre au grand parloir par l'intérieur, ils déménagèrent leurs TSF, téléphone, etc. Ils donnèrent même des fils de fer barbelés pour clôturer le terrain situé devant la ferme. L'amabilité et la courtoisie rendaient les relations faciles. Les Allemands, il est vrai, avaient été d'une correction indiscutable, mais ils étaient des étrangers distants.

La municipalité accorde quatre prisonniers allemands, travailleurs agricoles, dont la main d'œuvre est bien nécessaire. Le colonel Colas

restera jusqu'à ce que Blagnac, devenu base anglaise, rende sa présence inutile. L'hôtellerie reste requise, mais inhabitée. Seuls les baraquements sont occupés.

En mars 1946, les fermiers partent précipitamment. Ils sont remplacés par des prisonniers allemands. La levée de la réquisition de l'hôtellerie et du terrain est concomitante, grâce au Commandant Baudoin, ami du P. Cazes.

En mai c'est la joie chez les sœurs : dans plusieurs de leurs familles, les soldats sont de retour : le colonel Hiriart dans la famille de sœur Marie-Thérèse, et plusieurs membres de la famille de Mère Marie du Christ. Joie du retour, mais aussi épreuve, car le frère de la prieure, Guy, a perdu un bras. Plusieurs prisonniers rentrent dans la famille de sœur Mère de l'Incarnation et de sœur Marie Alain. Le Libera est chanté pour ceux qui ne rentreront pas.

Le 31 mai, l'église est réintégrée : une équipe de prisonniers allemands l'a nettoyée. D'autres prisonniers ont travaillé la terre au jardin. « On ne pouvait se défendre d'avoir pitié en voyant ces jeunes gens en costume de bagnard, avec le regard et l'attitude craintifs de tout surveillé — on réalisait alors avec acuité ce que fut la vie des nôtres là-bas — se jeter avec avidité sur le pain et le café au lait que les sœurs apportaient dans la journée. La sentinelle, d'abord digne et distante, de la dignité et de la distance d'un estomac mieux garni et d'une journée passée arme à l'épaule à ne rien faire, n'a pas résisté aux cerises. »

Sœur Marie-Ancilla o.p.

⁽¹⁾ Sœur Marie-Ancilla, « Le monastère cistercien de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (Blagnac), 1852-1939 ».

<http://www.oboulo.com/summary?id=97088>

« Histoire du domaine de Maniban (Blagnac), 1650-1852 ».

<http://www.oboulo.com/summary?id=97333>

⁽²⁾ « Le monastère des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie d'Angoulême. L'évolution du statut canonique des fondations », Mémoire Dominicaine, n° 24, déc. 2009, p. 229 à 265.

Des moniales dominicaines à Lourdes, Monastère des Dominicaines, chez l'auteur, 2005.

⁽³⁾ Il assura la présidence durant de longues années. Après lui, M. Max de Courrèges voulut bien accepter cette charge. Par ses soins, en 1970, la S.C.I. devait être transformée en association (loi 1901) à la faveur de la loi du 8 juillet 1969.

⁽⁴⁾ Beau-frère de sœur Marie du Christ ainsi que M. Le Cour Grandmaison.

⁽⁵⁾ Cf. l'ouvrage de Sœur Diane du Christ, moniale dominicaine de Dax : Le Monastère Sainte-Catherine de Sienne à Toulouse, un foyer de spiritualité dominicaine au XVII^e siècle, Privat, Toulouse, 1976.

⁽⁶⁾ Un projet d'aéroport à Blagnac était à l'étude. Les travaux sont précipités en 1938. Le 13 août, « le Ministre de l'Air déclare "d'utilité publique et urgente" l'expropriation d'immeubles situés à Toulouse, Blagnac et Colomiers nécessaires à la création de l'Aérodrome et de l'Atelier de constructions aéronautiques "pour l'équipement aérien du territoire en vue de la Défense nationale". La situation internationale s'est singulièrement aggravée. Le déclenchement de la guerre paraît imminent. L'aviation relève à nouveau du domaine militaire » (« Naissance de l'aérodrome », Blagnac. Questions d'Histoire, n° 26, novembre 2003, p. 3).

⁽⁷⁾ D.C.A.: Défense Contre Aéronefs, soit l'ensemble des moyens militaires en vue de protéger une armée d'attaques aériennes ennemies. Il s'agit essentiellement de la détection (radar, optique, etc.) des appareils ennemis et de leur destruction par un canon antiaérien.

⁽⁸⁾ Le 3 septembre 1943, des conseils avaient été donnés par la Défense passive de la ville de Toulouse sur la façon de construire des tranchées dans son jardin.

⁽⁹⁾ « Les Blagnacais pendant la seconde guerre mondiale », dans Blagnac. Questions d'Histoire, Association Blagnac Histoire et Mémoire.

⁽¹⁰⁾ « La Milice française créée le 30 janvier 1943 par le gouvernement de Vichy, présidée par Laval et commandée par Darnand, dérivée du SOL (Service d'Ordre Légionnaire) de la Légion Française des Combattants, devait lutter contre le terrorisme (c'est-à-dire contre la Résistance). Supplétifs de la Gestapo et des autres forces allemandes, les miliciens participèrent aussi à la traque des Juifs, des réfractaires au S.T.O., et de tous les déviants dénoncés par le régime. C'était aussi la police politique du régime de Vichy. »

⁽¹¹⁾ Sœur Marie de Jésus Calmels se souvient que Jean Le Cour Grandmaison a aussi été caché à Blagnac vers la fin de la guerre, à l'insu de la communauté pour que le secret soit gardé. Mais il n'a pas été possible d'en connaître la date.

⁽¹²⁾ Curieusement, la mairie de Blagnac dit qu'il n'y a aucune mention d'explosion au sol dans les archives de la ville, provoquées par l'armée d'occupation en train de se replier.

*Voir la revue « Blagnac, Questions d'Histoire » numéro 24 — 25 juin 1944 : Mission 441.

Le monastère dans les années 60

